

## LES HOMMES

Nous avions pour les hommes une grande tendresse. Nous les regardions tourner dans la cour, à la promenade. Nous leur jetions des billets par-dessus le grillage, nous déjouions la surveillance pour échanger avec eux quelques mots. Nous les aimions. Nous le leur disions des yeux, jamais des lèvres. Cela leur aurait semblé étrange. Ç'aurait été leur dire que nous savions combien leur vie était fragile. Nous dissimulions nos craintes. Nous ne leur disions rien qui pût les leur révéler mais nous guettions chacune de leurs apparitions, dans un couloir ou à une fenêtre, pour leur faire sentir toujours présentes notre pensée et notre sollicitude.

Quelques-unes, qui avaient parmi eux leur mari, ne voyaient que lui, rencontraient tout de suite son regard dans le faisceau des regards en quête de nous. Celles qui n'avaient pas de mari aimaient tous les hommes sans les connaître.

Aucun d'eux ne m'était frère ou amant, mais je n'aimais pas les hommes. Je ne les regardais jamais. Je fuyais leur visage. Ceux qui m'abordaient pour la seconde fois – furtivement, quand ils allaient chercher la soupe à la cuisine – s'étonnaient que je ne reconnusse ni leur voix ni leur silhouette.

J'avais en face d'eux une immense pitié et un immense effroi. Pitié et effroi où je ne participais pas vraiment. Il y avait au secret de moi une terrible indifférence, l'indifférence qui vient d'un cœur en cendre. Je me défendais de leur en vouloir. J'en voulais à tous les vivants. Je n'avais pas encore trouvé au fond de moi une prière de pardon pour ceux qui vivent.

Les hommes nous aimaient aussi, mais misérablement. Ils éprouvaient, plus aigu que tout autre, le sentiment d'être diminués dans leur force et dans leur devoir d'hommes, parce qu'ils ne pouvaient rien pour les femmes. Si nous souffrions de les voir malheureux, affamés, dénués, ils souffraient davantage encore de ne plus être en mesure de nous protéger, de nous défendre, de ne plus assumer seuls le destin. Pourtant, les femmes les avaient, dès le premier moment, déchargés de leur responsabilité. Elles les avaient tout de suite dégagés de leur souci d'hommes pour les femmes. Elles voulaient les persuader qu'elles, les femmes, ne risquaient rien. Leur féminité était leur sauvegarde, croyait-on encore. Et s'ils avaient tout à redouter, eux, elles se rassuraient quant à elles. Il leur faudrait seulement avoir patience et courage, deux vertus dont elles étaient très sûres parce qu'elles sont de tous les jours. Alors elles reconfortaient les hommes, ne laissaient paraître ni lassitude, ni tristesse, ni inquiétude surtout. Elles seraient dignes d'eux, qui savaient quelle menace pesait sur leur vie. Les hommes, de leur côté, s'efforçaient au naturel quotidien. Ils s'ingéniaient à nous être utiles, cherchaient quels servi-

ces ils pourraient nous rendre. Hélas ! Dans la détresse matérielle où ils étaient, il n'y avait rien que pussent leur demander les femmes. Celles-ci, dans une détresse tout aussi grande, avaient encore des ressources, les ressources qu'ont toujours les femmes. Elles pouvaient laver le linge, raccommoder l'unique chemise maintenant en loques qu'ils portaient le jour de leur arrestation, couper dans les couvertures pour leur confectionner des chaussons. Elles se privaient d'une partie de leur pain pour la leur donner. Un homme doit manger davantage. Chaque dimanche, elles organisaient un divertissement qui avait lieu dans la cour, auquel les hommes assistaient, debout derrière les barbelés dressés entre les deux quartiers. Toute la semaine les femmes travaillaient ; elles cousaient, elles répétaient pour le dimanche. Lorsque la préparation de la fête risquait d'être compromise par le manque d'entrain ou la mauvaise humeur, il se trouvait toujours une femme pour dire : « Si, il faut le faire, pour les hommes. » Pour les hommes, elles chantaient et dansaient ; pour les hommes, elles jouaient l'insouciance et la gâité. C'était un jeu déchirant. Mais l'animation qu'il suscitait parvenait quelquefois à faire croire, même à celles qui savaient le mieux combien tout cela était dérisoire.

Aussi ce dimanche-là était-il plus triste qu'aucun autre. Le commandant du fort avait interdit la représentation. Les hommes étaient consignés dans leurs chambrées, les femmes dans les leurs. Et ce n'était pas seulement pour cela que nous nous sentions tout à coup désœuvrées et absentes.

Chacune avait un pressentiment vague auquel elle ne s'abandonnait pas parce qu'il y avait les autres et qu'elle cherchait à écarter en scrutant l'attitude de ses compagnes. Toutes jouaient si bien qu'aucune n'était dupe.

Nous étions inquiètes. Celles qui écoutaient les bruits à la cloison – du côté des hommes – attentives, l'oreille collée comme pour l'auscultation, disaient, en réponse aux questions : « Non, on n'entend rien. » On n'entendait rien et le malaise croissait avec l'après-midi.

C'était un dimanche de septembre, ensoleillé comme un dimanche d'été, avec déjà la mélancolie de l'automne ; c'est-à-dire que, depuis le matin, tout dans l'air, et dans les feuilles des arbres qu'on apercevait de la fenêtre, dans le souffle du vent sur l'herbe des glacis et dans la couleur du ciel au-dessus du fort et dans la couleur des yeux, tout depuis le matin précisément avait la matité des jours dont on dit plus tard qu'ils ont été jours inhabituels.

« Et toi, Yvette, tu vois quelque chose à la fenêtre ? » – « Non, rien. » Soudain, on entend des pas dans le couloir, chez nous, un bruit de clefs à notre porte. La chef du camp entre, accompagnée d'une sentinelle. C'était une prisonnière, elle ne circulait jamais seule. « Josée, qu'est-ce qu'il y a ? – Rien, rien. Qu'est-ce que vous avez toutes, avec vos figures chavirées ? Il n'y a rien. Je viens chercher le linge des hommes. Prêt ou pas prêt, il faut le leur rendre tout de suite.

– Le leur rendre ? Tout de suite ? Pourquoi ? »

Déjà toutes s'affairaient, préparaient des baluchons avec les chemises et les chaussettes, défai-

saient le paquet parce qu'elles avaient oublié un mouchoir, heureuses de sortir de la passive attente qui les écrasait depuis le matin, comme si enfin elles pouvaient faire quelque chose et que ce quelque chose fût utile.

« Les hommes partent ?

– Je ne sais pas. Je ne sais rien. » Josée ne voulait rien dire. L'une demande : « Quelle heure est-il ? » Et nous devons toutes nous souvenir qu'à ce moment-là il était quatre heures.

Josée sortie avec le linge, la porte refermée, chacune retourne vers son lit. Le dortoir redevient étouffant de silence et d'attente.

Toute tentative de diversion ou de distraction se heurtait à l'inertie, à l'angoisse inexprimée. Si nous lisions quelque chose ? Personne ne répondait.

« J'entends du bruit. Ils descendent les escaliers.

– Qu'est-ce qu'il y a ? »

Du fond du dortoir, les têtes se dressent, les interrogations convergent vers celle qui écoute à la cloison.

« On les fait descendre.

Tous ?

– Non. Pas tous. Ça s'arrête. »

Plusieurs mois de cellule avaient donné à toutes un sens supplémentaire pour interpréter les sons et les froissements, les respirations et les pas.

À nouveau le silence. À nouveau l'attente.

Certaines essayaient de croire qu'il n'y avait rien à attendre. Pourquoi attendait-on ? Qu'attendait-on et pourquoi attendre ? Mais elles ne pouvaient se départir du sentiment de l'attente et de l'angoisse. Le silence, un long moment encore.

Puis on entend des pas dans le couloir, notre couloir, des pas de bottes cette fois, et toutes les femmes se trouvent debout entre les lits, prêtes, quand le sous-officier apparaît. Il tire un papier de sa poche, appelle des noms et chacune à l'appel de son nom va se ranger près de la porte et sur ses traits l'inquiétude cède à la résolution et au raidissement. L'Allemand appelle dix-sept noms, plie sa liste, sort avec les dix-sept femmes, referme à clef. Le dortoir paraît alors aux autres qui sont demeurées debout à leur place, vide et sonore, de cette sonorité particulière qui s'établit dans un lieu où il va se passer quelque chose.

Moi, je n'avais pas de mari de l'autre côté. C'est à la Santé qu'on m'avait appelée, quatre mois plus tôt. C'était le matin.

Nous attendions. Nous attendions que nos compagnes fussent de retour pour donner un nom à notre angoisse.

Nous les entendons qui reviennent. Le sous-officier les fait rentrer et c'est quand il a eu reverrouillé la porte que le raidissement et la résolution sur leurs visages se sont évanouis. Leurs visages apparaissent soudain déshabillés de toute expression ou de toute convention, dans cette nudité que donne un subit éclairage ou une atroce vérité.

Nous les attendions. Une sorte de détente s'opère en nous, quelque chose cède en nous lorsque nous voyons qu'elles sont toutes là. Nous attendions un récit. Non, elles regagnaient leur lit. Chacune allait à sa place sans un mot, avec des yeux devenus sans regard. Et les autres qui voulaient savoir s'approchaient de celle avec qui,

parmi les dix-sept, elles étaient plus particulièrement liées, pour la questionner. Je suis restée à ma place. Je ne suis allée ni vers Regina que j'aimais bien ni vers Margot. Et pas une de celles qui avaient été appelées le même matin que moi, à la Santé, n'a bougé. Nous savions.

Tout le dortoir chuchote maintenant. On apprend des détails. « Mon mari m'a donné son alliance. – Le commandant leur a annoncé qu'ils partiraient demain matin. – On les emmène dans les casemates pour la nuit. – Ils ont mis leurs cigarettes en commun. – Jean était tellement pâle, avec les yeux si creusés qu'il m'a fait peur. »

Et j'en entends une qui, dans un groupe près de mon lit, murmure : « René a dit à Betty qu'ils devaient être fusillés mais qu'ils avaient tous résolu de n'en rien dire aux femmes, de faire croire qu'ils étaient déportés. Naturellement, à Betty, il pouvait le dire. Seulement il ne faut pas le répéter. »

Alors l'une de nous s'est avancée vers le milieu du dortoir et à haute voix, s'adressant à toutes : « Les amies, puisque nous avons encore du temps avant le coucher, nous devrions lire des poèmes. »

Les plus jeunes disposent les bancs. Tout le monde s'installe. C'était comme le premier repas après l'enterrement quand quelqu'un s'essaye à nouveau aux mots familiers et réussit à parler aux autres du boire et du manger. Mais quand la récitante dit : « Car il n'y a rien qui vous élève – Comme d'avoir aimé un mort ou une morte – On est fortifié pour la vie – Et l'on n'a plus besoin de personne », chacune a su à l'atteinte de ces paroles que malgré le mensonge des hommes et

l'hypocrisie du commandant avec le linge à rendre, chacune a su qu'elle avait eu tout de suite le sentiment de la mort et sa certitude. Ils étaient courageux et tendres, les hommes que nous aimions.

Et moi j'avais honte d'avoir pu leur faire reproche d'un si court sursis. J'avais honte de n'avoir pas voulu les aimer. Je n'avais pas voulu les regarder, regarder leur visage, leurs yeux, entendre leur voix, et maintenant je ne pouvais plus distinguer l'un de l'autre. J'en pleurais de regret. Et quand on me parle aujourd'hui de Pierre qui avait abattu trois Allemands, ou de Raymond, le petit qui était infirme d'une balle reçue en Espagne, c'est tout le groupe indistinct et fraternel des hommes que nous aimions qui affleure à ma mémoire.

nu dans son cœur  
nu dans son corps  
celui qui part à la mort.

\*

Au seuil de la prison  
au matin de la séparation  
un vingt et un mars

Il fait le temps des abandons  
des bras dénoués  
des lèvres sèches

Il fait le temps de la saison  
du ciel lavé  
des jonquilles fraîches.

\*

Je l'appelais  
mon amoureux du mois de mai  
des jours qu'il était enfant  
heureux tellement  
je le laissais  
quand personne ne voyait  
être  
mon amoureux du mois de mai  
même en décembre  
enfant et tendre  
quand nous marchions enlacés  
la forêt était toujours  
la forêt de notre enfance  
nous n'avions plus de souvenirs séparés  
il embrassait mes doigts

Je lui disais mon jeune arbre  
Il était beau comme un pin  
La première fois que je le vis  
Sa peau était si douce  
la première fois que je l'étreignis  
et toutes les autres fois  
si douce  
que d'y penser aujourd'hui  
me fait comme lorsqu'on ne sent plus sa bouche  
Je lui disais mon jeune arbre  
lisse et droit  
quand je le serrais contre moi  
je pensais au vent  
à un bouleau ou à un frêne  
Quand il me serrait dans ses bras  
je ne pensais plus à rien.

\*

Qu'il est nu  
celui qui part  
nu dans ses yeux  
nu dans sa chair  
celui qui part à la guerre  
Qu'il est nu  
celui qui part

ils avaient froid  
 il disait les mots **que** disent les amoureux du mois  
 de mai  
 j'étais seule à **entendre**  
 On n'écoute pas ces mots-là  
 Pourquoi  
 On écoute le cœur qui bat  
 On croit pouvoir toute la vie les entendre  
 ces mots-là **tendres**  
 Il y a tant de **mois** de mai  
 toute la vie  
 à deux qui s'aiment.

Alors  
 ils l'ont fusillé un mois de mai

\*

Je les envie  
 ceux qui ont **donné** les leurs  
 d'un sacrifice consenti  
 Moi  
 je me suis **révoltée**  
 à peine si j'ai **réussi**  
 à ne pas hurler **devant** lui  
 Il lui fallait tout son courage  
 et c'était **déjà trop**  
 à un jeune **homme**  
 de laisser une **femme**  
 qui vivrait après lui.

\*

Je ne l'ai pas **donné**  
 la mort l'a **arraché** de moi  
 et cette cause  
 plus forte que **mon amour**.  
 Pour cette cause  
 il fallait mourir  
 pour mon amour  
 il fallait vivre.  
 Vous croyez que c'est facile  
 peut-être  
 de n'être pas **femme** et jalouse  
 D'une autre  
 on peut la tuer  
 d'une idée  
 il faut mourir **aussi**  
 Je n'ai pas pu **mourir** avec lui  
 Et je n'en suis pas morte.

\*

Pleurer un héros  
 plutôt qu'aimer un lâche  
 Sans doute **avez-vous** raison  
 vous qui avez **des mots** pour tout  
 Mais  
 il y en avait  
 ni forts ni faibles  
 qui n'ont été  
 ni jusqu'au sacrifice  
 ni jusqu'à la **trahison**  
 Il m'est arrivé de penser  
 qu'il aurait pu être de ceux-là  
 et d'avoir honte

Je voudrais être sûre  
d'avoir eu honte  
Il faut  
il faut  
que vous ayez raison.

\*

Je me demandais  
pour qui  
pour qui il mourait  
pour lequel de ses amis  
Y avait-il un vivant  
qui méritait sa vie à lui  
lui  
le plus cher.  
Doucement il est revenu  
de là-bas où il était en allé  
revenu me dire  
qu'il était mort pour le passé  
et pour tous les devenirs  
J'ai senti que ma gorge éclatait  
mes lèvres ont voulu sourire  
mais c'était que je le revoyais.

\*

Vous ne pouvez pas comprendre  
vous qui n'avez pas écouté  
battre le cœur  
de celui qui va mourir

\*

J'ai pleuré encore  
parce que tous deux nous avions cru  
que l'amour nous serait talisman  
C'était plus que perdre une croyance  
c'était comme si je me reprochais  
de ne pas l'avoir aimé d'un amour plus grand.

\*

Je l'aimais  
parce qu'il était beau  
c'est une raison futile

Je l'aimais  
parce qu'il m'aimait  
c'est une raison égoïste

Mais  
c'est pour vous  
que je cherche des raisons  
pour moi je n'en avais pas  
Je l'aimais comme une femme aime un homme  
sans mots pour le dire

\*

Il est mort  
parce qu'il faut à une histoire d'amour  
pour qu'elle soit belle  
une fin tragique  
La nôtre était magnifique

UNE CONNAISSANCE INUTILE

Pourquoi faut-il que vous l'emportiez toujours  
à la fin  
avec vos lieux communs.

\*

D'amour et de douleur  
Il s'est tari mon cœur  
De douleur et d'amour  
a séché jour à jour